

LA COULEUR DES IDÉES

**DIDIER FASSIN**  
**ANNE-CLAIRE DEFOSSEZ**



**L'EXIL,**  
**TOUJOURS**  
**RECOMMENCÉ**

**CHRONIQUE DE LA FRONTIÈRE**

SEUIL

**DIDIER FASSIN**  
**ANNE-CLAIRE DEFOSSEZ**

Anthropologue et médecin, Didier Fassin est professeur au Collège de France, titulaire de la chaire Questions morales et enjeux politiques dans les sociétés contemporaines, et directeur d'études à l'EHESS. Anne-Claire Defossez est sociologue, chercheuse à l'Institute for Advanced Study de Princeton.

## **L'EXIL, TOUJOURS RECOMMENCÉ**

Fuyant les violences politiques, les persécutions religieuses ou la pauvreté, des hommes, des femmes, des enfants d'Afghanistan, d'Iran, du Maghreb et d'Afrique subsaharienne, se mettent en route pour des voyages de plusieurs années au cours desquels ils affrontent les rackets des bandes armées, les brutalités des polices, les camps d'enfermement, les murs de barbelés, les rigueurs du désert, les périls de la mer. Beaucoup y perdent la vie.

Cinq années durant, été comme hiver, Didier Fassin et Anne-Claire Defossez ont mené une recherche à la frontière entre l'Italie et la France, dans les Alpes, auprès de nombre de ces exilés, pour reconstituer leur périple en l'inscrivant dans le contexte géopolitique des bouleversements du monde. Ils ont pris part aux activités menées pour leur porter assistance. Ils ont rencontré les multiples acteurs de ce territoire de migrations millénaires.

Leur enquête donne ainsi à comprendre l'expérience des exilés, l'engagement des volontaires et même le désarroi des forces de l'ordre, conscientes de la vanité de leur mission. Elle dévoile l'inefficacité d'une militarisation de la frontière qui rend plus dangereuse la traversée de la montagne et d'une politique qui nie les droits de personnes en quête de protection.

Photographie → Julien Benard, 2021. Porté par des vents saisonniers, le sable du Sahara colore le ciel et la neige des Hautes-Alpes.



## Extrait du prologue

Ces deux entités – la frontière et la montagne – ne sont pas indépendantes. Elles sont liées. La montagne donne sa forme à la frontière. Elle lui apporte sa matérialité à la fois physique et humaine. Car, que la frontière soit un désert, une mer, une forêt, une rivière, une plaine, ou une montagne, elle est chaque fois différente, tant dans la description que le géographe peut en faire que dans l'expérience que les exilés peuvent en avoir. Qu'elle soit ouverte à la circulation, qu'y soient édifiés un poste, un mur, des grillages, des barbelés, qu'on y place des policiers, des militaires, des gardes, des douaniers, qu'on leur donne ou non la permission de tirer sur celles et ceux qui la franchissent illégalement, c'est une réalité chaque fois autre, les exilés le savent bien. Ils en ont eu l'expérience au long de leur périple<sup>7</sup>. La frontière-montagne dont nous parlons ici est en elle-même un obstacle, qu'il est pourtant facile de traverser par la route si l'on est européen et blanc, plus difficile si l'on est afghan ou iranien, plus difficile encore si l'on est africain et noir. Elle différencie les femmes et les hommes en fonction de leur couleur. Comme il n'est pas possible d'y construire des murs, d'y disposer des grillages, d'y placer des barbelés, ce qu'on a tenté de faire dans le passé en temps de guerre, d'ailleurs de manière inefficace, on y a mis des policiers et des militaires, sans guère d'espoir pourtant de la fermer complètement. Les exilés la franchissent.

Telle est donc la « situation » singulière à laquelle nous nous intéressons, de part et d'autre du col de Montgenèvre. Mais comment en dépasser le cadre, autrement dit, comment passer du particulier au général, du local au global ? Élève de l'anthropologue Jaap van Velsen, lui-même étudiant de Max Gluckman, le sociologue Michael Burawoy s'est formé en Zambie dans l'esprit de l'École de Manchester, dont il a retenu la méthode de « l'étude de cas élargie » en contribuant à la redéfinir, sur la base de ses recherches dans les mines de la *Copperbelt* et les usines d'Union soviétique<sup>8</sup>. Il s'agit toujours, selon lui, de partir d'une « situation » singulière pour saisir les relations

• sociales qui se tissent et se transforment. Mais il s'agit aussi d'en extraire des « généralisations » qui connectent le matériau empirique et l'analyse théorique et de « se mouvoir du "micro" au "macro" ». Ainsi, la recherche que nous conduisons dans le Briançonnais, en donnant à voir ce qui se passe dans un refuge et autour d'un col, à l'occasion d'une maraude et lors d'une manifestation, dans une opération de police et dans une salle de tribunal, nous permet de décrypter les aléas d'une politique et la diversité de la solidarité, et d'en tirer une réflexion plus générale sur le traitement contemporain des exilés. L'approche que nous développons étend toutefois l'étude de cas élargie dans une double dimension, à la fois spatiale et temporelle. En reconstituant, à partir des récits, de documents colligés et de la littérature scientifique, les périples de femmes et d'hommes depuis leur pays, Guinée, Cameroun, Maroc, Afghanistan, Iran, et d'autres encore, jusqu'à Briançon, nous nous efforçons de donner une lecture globale des espoirs et des dangers, des rapports de pouvoir et des modes de résistance, des bouleversements de la planète et des violences des frontières, en les situant dans une histoire plus longue, coloniale et postcoloniale, des relations inégales entre les sociétés. Ce qui caractérise, au fond, les formes de vie de l'exil.